

Mais ce fut en vain qu'ensuite il explora attentivement toute l'étendue du vallon, en vain même qu'il envoya ses domestiques dans toutes directions qu'avait pu prendre son beau-frère. Nulle part on ne découvrit le moindre indice qui pût mettre sur ses traces.

« Cependant un accident était certainement arrivé; peut-être même un crime avait-il été commis. Prévenus par le marquis de Trévenne, les baillis de Derval et de Guéméné-Penfias se transportèrent au château et aidèrent leur collègue de Pierre. M. Ardouin, qui vit encore, dans les recherches qu'il commença dès le lendemain dans la matinée.

« Pas plus que celles du marquis, ces recherches n'aboutirent. Elles n'avaient même pas donné naissance au moindre soupçon, lorsque, vers midi, un ami du lieutenant Lalande, celui-là même qui devait le conduire à Saint-Nazaire, où il avait secrètement retenu son passage à bord d'un bâtiment en partance, arriva, fort inquiet de ne l'avoir pas encore vu.

« Dès lors les doutes n'étaient plus possibles. Un crime avait été certainement commis et les magistrats recommencèrent leur enquête sur nouveaux faits, et avec un soin plus minutieux.

« Tout fut inutile, et le soir en rentrant au château de Montbrun, après avoir exploré le pays environnant, ils désespérèrent du succès. Mais alors ils regrettèrent de Pierre un message de M. Ardouin annonçant qu'un bohémien, arrêté pour avoir, la veille, presque assommé de coups un jeune paysan du village, déclarait spontanément avoir été témoin du crime, commis à l'endroit même où l'on avait trouvé la mare de sang, et qu'il donnait de tels détails que son témoignage méritait d'être pris en sérieuse considération.

« Ce bohémien n'était point un inconnu pour votre famille. Sa vie s'était même trouvée assez intimement mêlée à celle des vôtres pour qu'il soit nécessaire que je vous en dise quelques mots.

« Avant d'être la propriété du comte d'Erbray, le château de Montbrun, vous le savez sans doute, appartenait au grand armateur Lalande, le père du lieutenant. Un jour qu'il s'y trouvait, on vint lui apprendre qu'une pauvre femme, une bohémienne, avait été subitement prise, à la porte de son château, des douleurs de l'enfantement.

« Votre aïeul, M. d'Erbray, était un de ces hommes bien-faisants, trop rares parmi vos riches, que la souffrance du pauvre ne trouve jamais insensibles à ses douleurs ou à ses plaintes. Il fit transporter immédiatement cette femme au château, et donna des ordres pour qu'elle y fût soignée comme l'eût pu être sa femme ou sa fille. Il alla lui-même la visiter plusieurs fois.

« Mais soit que ces secours arrivassent trop tard, soit qu'elle fût de longue date épuisée par la misère et les privations, quelques heures après avoir mis son enfant au monde, elle expira dans une convulsion. Cet enfant, si cruellement frappé en naissant, votre aïeul le prit en pitié.

« La tribu à laquelle il appartenait, éprouvée par une suite accablante de revers, réduite à quelques âmes, était tombée dans le dernier degré de la pénurie et de l'abaissement. Il ne s'y trouvait même pas une mère qui pût allaiter l'orphelin.

« Votre aïeul offrit d'en prendre soin, si l'on consentait à le

laisser au château. Les anciens de la tribu, consultés, se décidèrent à cet abandon, mais à contre-cœur, malgré leur misère. Une tribu est une grande famille dont le dernier des membres est aussi cher à chacun que ses propres enfants. Ils stipulèrent toutefois qu'arrivé à l'âge de raison, l'orphelin serait laissé libre de revenir parmi les siens, s'il en manifestait le désir, et cette condition ayant été acceptée, ils s'éloignèrent.

« Votre aïeul tint noblement ses promesses. Le petit bohémien fut élevé au milieu de ses enfants. D'abord compagnon de leurs jeux, il le devint ensuite de leurs études. Il avait été séduit par le faux éclat de vos sciences vaines, et il acquit bientôt assez de connaissances pour se faire la place belle dans votre monde égoïste.

« Mais si ses frères s'étaient un moment éloignés de lui, ils ne l'avaient pas oublié. A plusieurs reprises, lorsqu'il eut atteint l'âge où il pouvait les comprendre, ils revinrent errer autour du château. Ils lui parlèrent des destinées glorieuses promises à sa race; ils l'initèrent aux traditions et aux sciences dont elle a conservé, à travers les âges, le précieux trésor. Ils lui apprirent que, descendants des anciens dues, il avait plus qu'aucun autre devoir et mission de transmettre intact aux enfants de son peuple le dépôt sacré qu'il recevait de ses pères. Ils lui demandèrent enfin si, parce que ses frères étaient tombés dans l'abaissement, il les voulait abandonner, ou si le sang de sa race s'était tellement refroidi dans ses veines que, de cœur aussi bien que de langage, il fût devenu pour elle un véritable étranger.

« Un vague désir d'indépendance jusqu'alors endormi dans le cœur de cet enfant, s'y réveilla alors. Il se sentit pris d'amour et de pitié pour ces pauvres tribus errantes dont le sang était le sien, et il rougit comme d'une lâcheté de cet abandon dont on le supposait capable.

« Puis les sciences auxquelles les anciens de son peuple l'avaient initié avaient ouvert à son intelligence des horizons nouveaux. Il les compara à ses connaissances si sèches et si étroites qui avaient d'abord surpris son admiration, et si étrange que cela puisse vous paraître, il trouva que les ignorants et les barbares n'étaient pas ces bohémiens si méprisés, mais ces étrangers qui, dans le délire d'un fol orgueil, ont décoré du nom de sagesse leurs égarements et leur dégradation.

« Cependant une lutte terrible se livrait dans son âme, une lutte qui dura des années. Si la voix du sang le rappelait vers les siens, les liens de la reconnaissance l'attachaient au foyer de sa famille d'adoption, et le moment arrivé de les rompre, il n'en avait plus le courage.

« Il ne l'aurait jamais eu, peut-être. Mais votre aïeul vint à mourir. Son fils, qu'il aimait comme un frère, partit pour ces longues courses sur mer où il cherchait la gloire et où il devait trouver la ruine de toutes ses espérances. Votre mère et votre tante se marièrent, et demeuré seul, il n'hésita plus. Un jour, il partit, sachant bien que le monde l'accuserait d'ingratitude. Mais peu lui importait ce qu'on pourrait dire, pourvu qu'il fût absous dans le cœur des trois seuls êtres dont l'estime lui fût précieuse. Et eux, ils ne l'accusaient pas! Ils savaient à quels entraînements il céda; ils savaient aussi qu'il emportait de leurs bontés un souvenir ineffaçable.

« Or, le bohémien que le vieux M. Ardouin tenait dans sa